

« Tête à tête »

Pierre Popovic

Number 71, 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28884ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Popovic, P. (1994). Review of [« Tête à tête »]. *Jeu*, (71), 143–146.

« Tête à tête »

Spectacle conçu, écrit et mis en scène par Robert Gravel et Jean-Pierre Ronfard. Accessoires et costumes : Jean Bard ; éclairages : Sylvie Morissette ; conception sonore : Christian Gagnon et Stéphane Pelletier ; réalisation de la table : Yves Lalande. Avec Thérèse Doyon (la première dame), Nicole Filiatrault (la deuxième dame), Robert Gravel (Gilles Rondeau) et Jean-Pierre Ronfard (Jean-Patrice). Production du Nouveau Théâtre Expérimental, présentée à l'Espace Libre du 25 mai au 18 juin 1994. (Le spectacle sera repris du 1^{er} au 19 novembre 1994.)

Mise à table

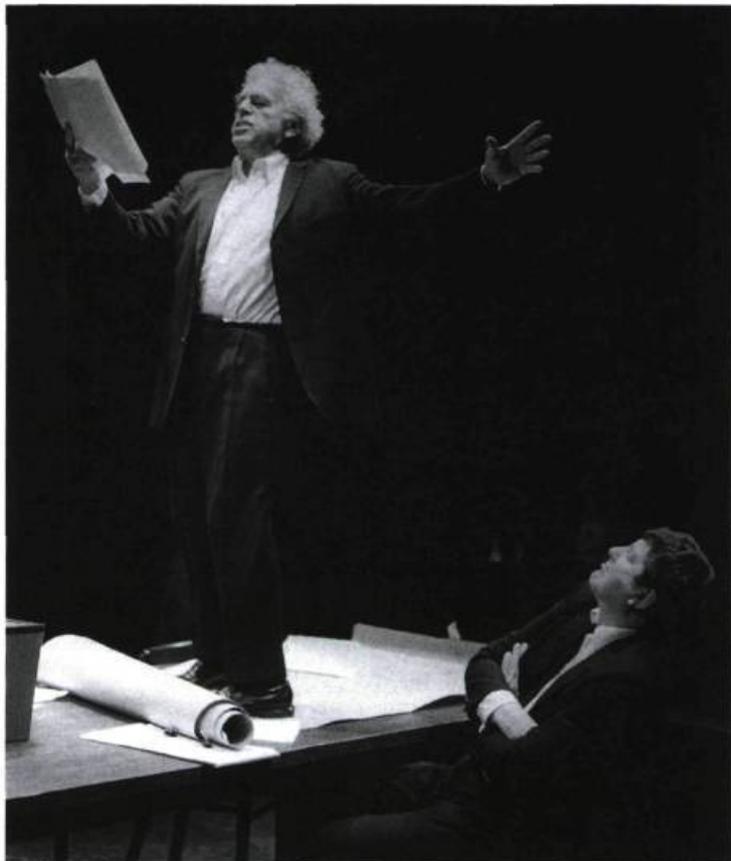
En quelque sorte, c'est un cirque à la romaine, mais le lion et le chrétien, qui sont les meilleurs amis du monde, ne vont pas arrêter de se dévorer l'un l'autre pour ressusciter de concert, une nouvelle fois, à la toute fin, dans une résurrection provisoire qui leur permettra d'aller jusqu'à la prochaine bataille. L'image du cirque à la romaine se justifie parce que *Tête à tête* est un spectacle d'une extrême violence, bien qu'il n'y paraisse pas une once d'hémoglobine, et parce que les spectateurs entourent l'arène et la serrent de près. L'ambiance est à la fois intime et étrange. L'arène, en fait, est une table ; pas l'une de ces petites tables rondasses, en métal plastifié, mais une belle et forte table, rectangulaire, grande, en bois. Elle tient lieu d'aire de jeu, d'accessoire et de porte-accessoires, de décor, de première et de dernière (s)cène. Autour d'elle, sur elle, c'est tout ce que peut être le théâtre qui va s'animer ou, pour être plus exact, c'est le processus même de la création théâtrale qui va être (non pas représenté mais) joué,

mis à nu, discuté, passé à la question, avec ses gloires et ses contraintes, ses grandeurs et ses petites misères, ses joies, ses faiblesses, ses lâchetés, ses idéaux et ses renoncements.

Ces dernières années, dans une démarche prenant quasiment à la lettre le terme « expérimental », le Nouveau Théâtre Expérimental a présenté plusieurs spectacles où, délibérément, était isolée et explorée jusqu'en ses moindres possibilités une composante précise de la pratique théâtrale (par exemple la voix dans *la Voix d'Orphée*). *Tête à tête* s'inscrit dans la suite de ce travail d'exploration et privilégie le dialogue. Cette focalisation sur le dialogue n'exclut pas que d'autres éléments entrent en ligne de jeu, mais ils sont soumis, inféodés à la mise en évidence et à l'exploitation de la composante privilégiée. Il s'agit donc d'une véritable démarche heuristique : on isole une variable, on la travaille, on la joue et on la laisse jouer pour voir ce que cela va donner. En l'occurrence, le dialogue sera

celui de deux hommes de scène, de deux théâtres, Gilles (Robert Gravel) et Jean-Patrice (Jean-Pierre Ronfard). Les deux prénoms ne sont pas choisis au hasard : Gilles a roulé sa bosse ici, s'est formé au feu des mouvements qui ont traversé la scène montréalaise depuis une vingtaine d'années, en a retiré des convictions et des préférences qui vont au théâtre de recherche et au non-jeu joué ; Jean-Patrice navigue dans les mêmes eaux mais on saura qu'il est naguère venu de France (Jean comme Vilar, Patrice comme Chéreau ?), mais on le verra plus baroque, plus lyrique et vaguement mégalo que son vieux compère. Ce couple — c'en est un — prépare la production d'une pièce de théâtre et, comme la rumeur publique semblerait souhaiter un retour aux pièces du répertoire, Gilles et Jean-Patrice fomentent le projet de monter *le Juif de Malte* de Marlowe. Au long d'un tête à tête organisé en cinq séquences, ce sont leurs débats, leurs confidences, leurs heurts, leurs hésitations qui forment un bouquet d'artifice verbal et oratoire, un huis clos qui, paradoxalement, dévoile ses dessous de table et ouvre sur des coulisses infinies.

Car il s'agit somme toute d'une mise en abîme par antécédence, d'un offertoire pour parler le langage du rite, d'un spectacle sur ce qui précède le spectacle. Et rien n'est délaissé, ni les affrontements entre des conceptions différentes du théâtre, ni les préférences de la vie privée, ni les moments de lassitude. À Jean-Patrice qui voit l'affaire sous l'angle d'une mise en scène à grand spectacle (tout en l'expliquant, il en compose la maquette) répond un Gilles fidèle au théâtre de recherche qu'ils ont toujours défendu et à ses principes politiques (l'antisémitisme de la pièce lui répugne), conscient aussi du fait que ce type de grand déploiement exige des moyens et une « expertise » (comme on dit



Jean-Pierre Ronfard et Robert Gravel dans *Tête à tête*. Photo : Duclos.

sur les antennes) qu'ils n'ont pas. Autour de la table de travail, sur laquelle trônent, j'y reviendrai, des reliefs de repas, de notes, de croquis, de discussions, de disputes et de rires, les deux partenaires déroulent avec une maestria consommée la litanie de leur passion. Tour à tour, c'est à un travelling sur toute l'histoire de la mise en scène que l'on a droit, à une séance collective d'autocritique, à des commentaires (aigres et doux) sur le choix respectif des acteurs possibles. Les tons, le climat, les habits changent, de séance en séance. Dans un moment d'accalmie, l'amitié, l'intimité prennent le dessus ; Jean-Patrice confie à Gilles qu'il se sent vieillir et redoute de devenir impuissant, Gilles lui parle de ses

amours. Mais ces brisures s'intègrent elles aussi dans le projet qui les bouffe littéralement l'un et l'autre, car le plus curieux de cette table qui métonymise la scène théâtrale elle-même, c'est que le projet qu'on a placé sur elle grignote, mine ses concepteurs. Vis-à-vis du théâtre, ils redoutent aussi l'impuissance, ont peur de n'avoir plus rien à dire, cherchent le moyen de surprendre et de provoquer, énumèrent à cette fin tout ce qui pourrait encore faire scandale pour en arriver (après une liste où l'horreur le dispute au cocasse) à la conclusion que la recherche et l'exposition du scandale ne sont plus des armes critiques efficaces pour l'esthétique théâtrale contemporaine puisque la société d'aujourd'hui vit à l'heure du scandale permanent en prise directe. Comme dans tout vieux couple, les moments de tension sont aigus : un soir de cuite, les couteaux voleront bas, Gilles et Jean-Patrice s'accuseront de toute l'incompétence du monde, se rejetant l'un sur l'autre la responsabilité de divers fous antérieurs. Farcie d'une kyrielle d'allusions et de renvois à toute la tradition du théâtre¹, cette superbe confrontation, alliant l'algarade et la communion, se termine sur un compromis : Gilles et Jean-Patrice, une fois de plus, monteront bel et bien un spectacle ensemble ; il ne sera ni celui qu'avait pensé Gilles ni celui qu'avait rêvé Jean-Patrice, mais il portera l'empreinte de chacun d'eux et sera fait de toutes les alluvions, nobles et moins nobles, de la période de gestation.

Tête à tête est à tous points de vue une réussite remarquable. Quel que soit l'angle

1. Allusions et renvois qui se font aussi bien par l'entremise du texte que par les attitudes ou les changements de costumes (conçus par Jean Bard). Ainsi, Gilles et Jean-Patrice s'affublent de vêtements différents entre chaque séquence : ils arrivent en moines, en habits Renaissance, en shorts et t-shirts, en costumes deux-pièces et attachés-cases, en prêt-à-porter standard.

sous lequel on examine leur travail (concepteurs, metteurs en scène, comédiens, dialoguistes), Ronfard et Gravel sont à leur meilleur, débordants d'énergie, incisifs. Ils sont probablement les deux seuls à avoir assez de complicité et d'exigence l'un envers l'autre pour pouvoir présenter une pièce sur un tel « thème ». Il serait illusoire cependant, et très réducteur, de ne voir dans ce spectacle intelligent comme un diable que la transposition des propres états d'âme et de la relation que ces deux piliers du N.T.E. connaissent dans *la vraie vie de leur quotidien vécu de tous les jours*. Ils ont d'ailleurs laissé toutes les traces nécessaires et suffisantes pour que l'on tombe dans le panneau, faisant diverses allusions précises à la réalité théâtrale montréalaise (Gilles dit par exemple à Jean-Patrice que son projet de mise en scène du *Juif de Malte* serait acceptable pour le T.N.M., non pour leur théâtre à eux). Mais ces *inserts* non fictifs ont un rôle déterminé, et *Tête à tête* n'atteindrait pas la qualité qui est la sienne s'il n'était qu'une confession déguisée. Outre qu'ils indiquent que le processus de création théâtrale n'est pas une pure quintessence abstraite mais qu'il s'effectue avec des connaissances, des polémiques, du sang, de la sueur, de la chair et des larmes, ils servent à montrer que l'action et la pratique théâtrales sont profondément engagés dans un milieu, une société et un champ de production qui ont leurs règles, leurs rapports de force, leurs contraintes. L'appellation « Espace Libre » n'a peut-être jamais mieux porté son nom, car la liberté que peuvent obtenir les concepteurs d'un spectacle n'est pas un donné tout cuit, accessible de n'importe quelle façon à quiconque se pique de monter sur les planches ; l'espace de liberté se conquiert par une connaissance active de ces rapports de force et de ces règles, par un savoir qui s'acquiert dans un aller et retour constant entre la réflexion et la pratique, par les

compromis inhérents au fait de travailler en équipe. Les ratés, les temps morts, les égarements de Gilles et Jean-Patrice montrent que le chemin est ardu qui les mène vers l'accord final. Enlevé, passionnant, drôle, *Tête à tête* donne à voir un théâtre qui se met à table, mise à table que redoublent le choix de la pièce de Marlowe et les intermèdes entre les cinq séquences. En effet, *le Juif de Malte* (titre original : *The Rich Jew of Malta*) est une œuvre sur le pouvoir de l'argent, et celui-ci est l'une des contraintes qui pèsent sans cesse sur les décisions et les choix de Gilles et de Jean-Patrice. Par ailleurs, lors de chaque transition, deux femmes (Thérèse Doyon, Nicole Filiatrault) viennent mettre — on dit aussi *monter* — la table, avec précision, calme et méthode, soignant chaque détail (il faut les voir répandre des miettes de chips ou froisser des feuilles de papier) avec un zèle coruscant. Elles ne piperont mot, si ce n'est un « oui » quand, dans la finale, les deux compères leur offriront un verre de mousseux. Habillées de blanc, incarnent-

elles les officiantes du culte qui préside à ce rite commun qu'est le théâtre, des compagnes sans illusion sur l'égoïsme si typique de la gent artistique, les gardiennes de deux aimables originaux ? Un peu tout cela probablement. Leur calme olympien et leur silence amusé offrent un contrepoint judicieux à l'agitation et aux élans passionnés du dialogue, ils font ressortir le côté pathétique (dans le sens noble du terme) de celui-ci, ce côté *humain*, si *humain* qui fait de *Tête à tête*, cet espace méta-imaginaire où *le roi boiteux* croise *la tragédie de l'homme*, un grand moment de théâtre.

Pierre Popovic



Photo : Duclos.